

Pour saluer le printemps...et Félix

André Gaulin

Number 93, Spring 1994

La littérature au cégep

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1994). Pour saluer le printemps...et Félix. *Québec français*, (93), 93–96.

POUR SALUER LE PRINTEMPS...

par ANDRÉ GAULIN

ET FÉLIX

L'hiver est silencieux avec sa neige qui « tombe muette et blanche », selon l'expression de Marie-Victorin (voir *Les croquis laurentiens*), hormis le grand bruit que fait le vent des bourrasques. Et comme le disait aussi le savant et poète, l'hiver obture, abolit. On y vit en congélation.

Le printemps, lui, est sonore. Et liquide. La corneille revient comme une rauque et fidèle messagère. Les oies sauvages crient, les oiseaux qui nous reviennent aussi piaillent, les ruisseaux coulent, gros et abondants sur les pierres des sous-bois, le bruit des flots emprisonnés par les glaces du fleuve nous atteint soudain un matin de grande marée. Le printemps d'ici est violent, les lacs calent, les débâcles des rivières attirent l'attention des riverains, l'homme de la ville casse la glace des trottoirs pour précipiter les choses rue Saint-Denis (Montréal), rue Racine (Chicoutimi), rue Laviolette (Trois-Rivières), rue Saint-Vallier (Québec)... Rue, rue, rue le printemps comme un cheval qui piaffe ! Le printemps ressuscite et redonne vie, chaleur, lumière.

Félix (de son grand nom) Leclerc (de son petit nom) a fait du printemps une

figure paradigmatique de son œuvre. Le printemps y apparaît comme l'envers (et le réel) des choses sous tant d'hiver. Printemps paradigme, printemps paradis. Sa fameuse chanson de 1947, « Francis », est une chanson à un pauvre garçon, un itinérant et pauvre en quelque sorte, à qui est promis le printemps. En 1948 encore, sa si belle chanson « Présence » (il faut entendre l'interprétation magnifique qu'en a fait Monique Leyrac) parle encore du printemps comme fondement même de son espoir. Chanson dialectique où l'amant désespéré relance l'amante trop optimiste sur le vécu de la vie et de sa déchéance malgré les promesses de la femme aimée, l'amant exigeant une preuve pour croire en l'autre : *voir venir le printemps de derrière les rideaux, entendre à nouveau les grenouilles dans l'étang !* C'est déjà la mise en place d'un autre poème de l'année suivante, la chanson devenue un classique de la symbolique québécoise, « L'hymne au printemps ».

COMMENT LECLERC CHANTE-T-IL LE PRINTEMPS ?

Contrairement à la chanson « Présence », où perdure l'hiver dans l'abolition des signes, le printemps restant comme en marge du texte, un possible, une condition *sine qua non* de l'espérance, « L'hymne au printemps » oppose deux saisons : l'automne avancé- « sous la gelée » (v. 2) — avec l'entrée prochaine dans l'hivernation et l'assurance ferme du printemps qui viendra « après le dur hiver » (v. 14).

La chanson paysanne, car tout se passe en espace rural, s'ouvre par un quatrain/couplet qui déplore le bel été en allé (v. 3), le jardin fané (v. 4) et la dormance de la terre

Hymne au printemps

Félix Leclerc

Couplet I

- (1) Les blés sont mûrs et la terre est mouillée
- (2) Les grands labours dorment sous la gelée,
- (3) L'oiseau si beau, hier, s'est envolé :
- (4) La porte est close sur le jardin fané...

Refrain

- (5) Comme un vieux râteau oublié
- (6) Sous la neige je vais hiverner,
- (7) Photos d'enfants qui courent dans les champs
- (8) Seront mes seules joies pour passer le temps ;

Couplet II

- (9) Mes cabanes d'oiseau sont vidées,
- (10) Le vent pleure dans ma cheminée
- (11) Mais dans mon cœur je m'en vais composer
- (12) L'hymne au printemps pour celle qui m'a quitté.

Couplet III

- (13) Quand mon amie viendra par la rivière,
- (14) Au mois de mai, après le dur hiver,
- (15) Je sortirai, bras nus, dans la lumière
- (16) Et lui dirai le salut de la terre...

Refrain II

- (17) Vois, les fleurs ont recommencé,
- (18) Dans l'étable crient les nouveau-nés,
- (19) Viens voir la vieille barrière rouillée
- (20) Endimanchée de toiles d'araignée ;
- (21) Les bourgeons sortent de la mort,
- (22) Papillons ont des manteaux d'or,
- (23) Près du ruisseau sont alignées les fées
- (24) Et les crapauds chantent la liberté
- (25) Et les crapauds chantent la liberté...

récemment généreuse (v. 2). Le monde végétal a pris la couleur du rouille (v. 19), le monde animal a transité ailleurs, la maison s'est fermée sur elle-même (v. 4). Ici, la maison où l'on sait pourtant que le feu renaît et qui devient une grande « dépense » pour l'hiver à tenir, n'est pas valorisée comme un refuge. Elle devient absente au grand espace habitable de la nature (on pourrait voir cette valorisation de la maison qui va tenir le siège de l'hiver dans une chanson de Gilles Vigneault comme « J'ai rentré le bois »).

Le refrain de « L'hymne au printemps » accentue cette désolation du haut automne et de l'hiver tout proche par des images qui rejoignent presque la prosopopée : c'est comme si le poète se faisait « râteau oublié » (v. 5), « cabanes d'oiseaux vidées » (v. 9), « cheminée où pleure le vent » (v. 10). Mais cet homme de la nature, attristé par « les sanglots longs [...] de l'automne » (Verlaine) est heureusement un poète. Il n'est plus cet amant sceptique de la chanson « Présence », il s'affirme capable d'inventer l'avenir dans la mémoire heureuse du passé (« Photos d'enfants qui courent dans les champs », v. 7) et de prévoir, même d'annoncer, celle qui reviendra, l'amante disparue. Ici aussi, le poète a évolué en bottes de sept-lieues entre « Notre sentier » (1934) où le départ de l'amante l'a terrassé et aboli avec son chemin (sentier) lui-même (un sentier « déchiré par les labours ») et « L'hymne au printemps », où les mots deviennent en quelque sorte *incantatoires*. Le poète invente, il compose (avec) la vie et son chant où l'hymne devient lyrique (et attirant) par le phrasé musical.

FÉLIX, UN POÈTE QUI CHANTE ET QUI SE CHANTE

Car le poème de Leclerc est fait pour être chanté. Sonorement, il comporte quatre séquences, deux couplets (v. 1 à 4 et v. 13 à 16) et deux refrains deux fois plus longs que les couplets (v. 5 à 12 et v. 17 à 25). Les couplets tiennent presque du récitatif, un

peu comme à l'opéra, plus énumératif, surtout le premier couplet, alors que les refrains sont beaucoup plus liés, chantants, longuement phrasés, construits sur des séquences sonores identiques (v. 5 à 8 et v. 9 à 12), la deuxième reprenant la première.

En analysant cette chanson en fonction des mots et de leur concordance avec les accents toniques musicaux, l'on notera que des mots sont valorisés par rapport à d'autres. Simplement lus, les couplets, par exemple, sont faits de 4 vers décasyllabiques avec césure après le 4^e temps (4-6/4-6/4-6/4-6). Mais l'on notera que la sonorisation du texte permet des focalisations temporelles de sous-groupes syntagmatiques qui forment des sous-regroupements sonores comme « Les blés sont mûrs et la terre est mouillée »... don-

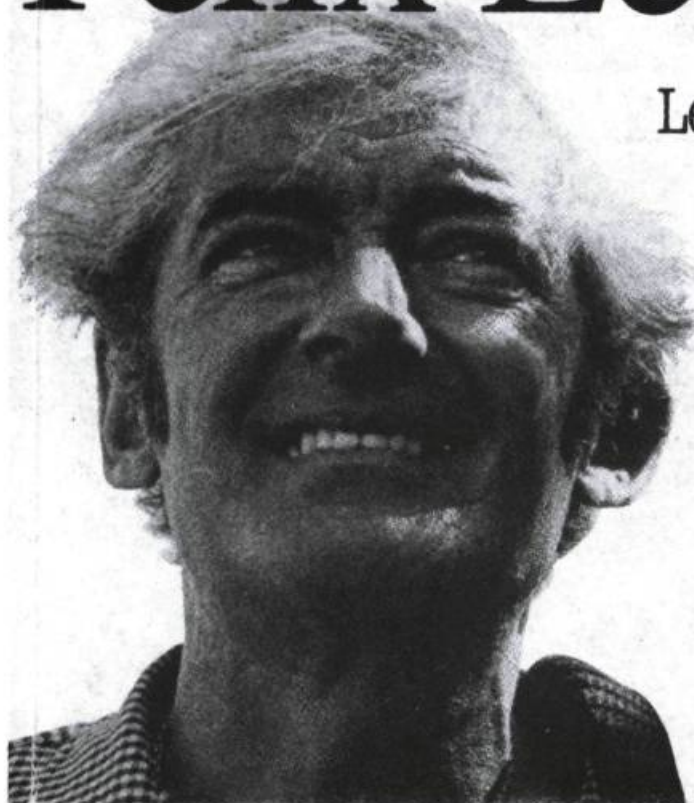
nant par exemple un sous-développement 2-2/3-3 pour le premier vers, et ainsi de suite, au gré des mots et des jonctions musicales. On notera ainsi que le deuxième couplet est moins hachuré, ce qui vient en partie du fait que les quatre phrases indépendantes du premier couplet (quatre énonciations) ont été remplacées par une principale introduite par une circonstancielle.

LA MAGIE DU PRINTEMPS

Dans un monde marqué par l'échec (celui d'alors et celui d'aujourd'hui), le printemps réussit encore. Il assure une suite du monde. La deuxième partie de la chanson (couplet et refrain) inverse l'ordre inerte de la première partie. L'absence de l'amante n'existera bientôt plus et la vie fera place à la mort, les bourgeons, à la fanure, l'eau, au givre. La présence des fées, qui donnent une touche *magique* à une chanson d'inspiration presque religieuse (*un* hymne voire *une* hymne), exprime l'inexplicable victoire de la vie, du chaud, du chant, sur la mort, le froid, le silence et le vide. L'hymne composé(e) *in petto*

Félix Leclerc

Le p'tit bonheur



(v. 11) éclate surtout en ce qu'il a d'itératif dans le deuxième refrain. La simplicité des mots (v.g. les fleurs qui *recommandent*, v. 17) et des phrases, sept principales qui se juxtaposent en prenant même des raccourcis (« Papillons », v. 22, sans article) ou des tournures d'inclusion à l'adresse du(des) destinataire(s) (« Viens voir... » v. 19-20), débouche finalement sur l'éclatement de la fête champêtre du printemps. Les vers 24 et 25 sont le même vers, bissé, prolongé sonoremment dans sa redite, surtout sur les mots « chantent » et « liberté ».

CETTE LIBERTÉ, JUSTEMENT...

Telle(s) génération(s) a (ont) reçu cette chanson comme une chanson paysanne, un hymne à la nature, *une* hymne à l'espérance et peut-être bien, *vaguement*, comme une chanson d'amour. Car qui est cette amie dont il est fait question ? Et par quelle rivière reviendra-t-elle ?

Est-il permis de voir en cette chanson comme un écho (voire des échos, car l'amie revient au mois de *mai* quand « les filles sont belles ») d'un folklore majeur du Québec, « À la claire fontaine » ? Ce folklore, rappelons-le, est un chant de peine d'amour imméritée puisque la maîtresse est partie « pour un bouquet de roses » refusé (*Rosier* dont il est question dans « Présence »). Refusé par « le dur hiver » (et les arpents de neige) si l'on pense que ce folklore fut adopté par les Patriotes comme un hymne national ? La rivière serait alors le Saint-Laurent, cette amie et maîtresse, la France, et cette *sortie* « dans la lumière » et « bras nus » (v. 15) constituerait la reconquête de soi (de nous) après le long exil de l'occupation du jardin devenu fané, la reprise de ce paradis perdu par la porte close en 1759 (v. 4). L'intertextualité (interne et externe) permet une telle hypothèse.

Ainsi « le salut de la terre » (v. 16) devient autant politique que rédempteur. L'image même des crapauds (si près sonoremment de crapules, une sorte d'envers colonial) qui chantent la liberté (le texte musical très ponctué, dit autant « chantent la lie » !) marque le passage d'une chanson reçue hier comme champêtre à un deuxième niveau de lecture (et de chant) où elle devient chanson emblématique. Dorénavant « les fées ont soif » et les crapauds (« I am a frog, you're frog, kiss me ») peuvent chanter « Alouette sans fausse note ». Et sans aigreur. Avec fougue comme le bissage du dernier vers le laisse à entendre en ouvrant le registre musical où les mots deviennent comme une découverte proclamée.

LE PRINTEMPS, LES PRINTEMPS...

Et puisque le soleil se vend (*À qui appartient le beau temps ?* demande Paul Piché), le printemps peut se chanter sous l'optique de la chaleur (« Heureux d'un printemps » du même Piché), de l'amour (« Une hirondelle ne fait pas le

printemps » de Pierre Calvé), de la hâte (« Rue Dorchester » de Clémence Desrochers), de la poésie (« Ballade du printemps » de Gilles Vigneault), etc.

Et le printemps 1994 ? Celui d'un formidable dégel après des périodes d'hiver arctique ? Et bien le bonjour chez Félix, dans l'Île et son printemps.